

PLUS DE 60 ANS APRÈS DEUX RENCONTRES EXTRAORDINAIRES

"Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas". Je suis bien près de le croire.

À plus de soixante années d'écart, lors des cérémonies du soixantième anniversaire de la Libération de Neuengamme, j'ai rencontré deux personnes que j'avais vues brièvement pendant mon séjour forcé, sur le chantier de *Harnisse* où j'étais contraint de travailler avec mille autres déportés.

Lors de la visite du Kommando, une femme me regarda longuement, et dit, en allemand : "*Il ne me reconnaît pas*". Et elle se tourna vers sa voisine.

Je la vis de profil... et je la reconnus.

"C'est vous qui m'avez souri sur le chantier *Harnisse*, en septembre 1944..."

Elle m'expliqua : "*Chaque fois qu'il arrive des pèlerins sur ce kommando, je viens pour tenter de retrouver l'homme à qui j'ai souri, pour lui donner une explication. Et enfin je vous trouve !*"

Elle m'expliqua : "*J'étais comptable, sur ce chantier. Je savais que, contrairement à ce qu'on voulait nous faire croire, vous n'étiez pas des bandits de grands chemins, mais des hommes qui luttiez pour la liberté, pour celle de leur pays... et pour le nôtre. C'est pourquoi, vous voyant passer près de moi, je vous ai adressé un grand sourire. Lorsque vous êtes repassé, je vous ai tourné le dos... Un SS m'avait vu vous sourire. Il est venu vers moi et m'a dit : "Si tu souris à un déporté, tu iras le rejoindre...". J'ai eu très peur, et c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous voir, la seconde fois...*"

Depuis Marianne Chandelaou m'a écrit régulièrement "*en souvenir de la liberté que lui a redonné la Résistance Française*".

Peu après, les anciens responsables du comité d'entreprise de l'usine construite dès après la guerre pour effacer les traces de notre kommando et qui, eux, veulent entretenir la mémoire, me présentèrent sept personnes. "*Reconnaissez-vous quelqu'un ?*"

Sans hésitation, je réponds : "*Oui !*" Cet homme m'a sauvé la vie en novembre 1944, Il était marin...

Sur ce chantier *Harnisse*, j'avais pu amadouer un contremaître allemand, qui avait été prisonnier en France en 1938 et se montrait moins brutal que les autres. Je lui avais expliqué que j'aimerais pouvoir me déplacer et rencontrer mon frère prisonnier qui travaillait également sur *Harnisse*. En réalité, je cherchais le moyen d'entrer en contact avec un prisonnier brièvement entrevu, qui m'avait confié qu'avec un poste à galène, il pouvait correspondre avec Londres et communiquer des renseignements.

Le contremaître me remit un marteau en me disant : "*Gardez ça. Si un SS vous demande ce que vous faites, répondez que je vous ai envoyé chercher ce marteau*". Cela m'a valu pas mal de coups de crosses et de coups de pieds, mais je pouvais arriver près du prisonnier et lui glisser quelques mots.

Mes trajets me faisaient passer au bord des baraquements où se tenaient des hommes de la *kriegsmarine*. Un jour, l'un deux me happa au collet et m'entraîna d'un coup dans sa baraque et s'exclama : "*En voilà un !!!*". Et aussitôt me rassura : "*Nous ne vous voulons pas de mal. Mais nous aimerions savoir pourquoi vous êtes là, et pourquoi vous êtes maltraité*".

J'expliquais à cet homme et à ses camarades que j'appartenais à la Résistance et que j'avais été arrêté sur dénonciation, torturé et envoyé en camp de concentration.

Il me donna une grosse assiettée de soupe aux choux. Avant que je parte, il ajouta : "*Lorsque vous passerez ici, nous vous ferons entrer. Mais n'entrez pas de vous-même, nous sommes très surveillés. Dites à vos camarades qu'ils passent là lorsqu'ils le pourront, si c'est possible, nous les ferons entrer d'un coup, et nous leur donnerons une bonne soupe*".

J'eus plusieurs fois l'occasion de me faire happer dans mêmes conditions. Trois de mes camarades eurent aussi droit à la grande assiettée de soupe. Mais un mois plus tard, une sentinelle SS était postée près des baraques des marins.

Je rêvais cependant de revoir l'un deux, dans le courant novembre. L'équipe dans laquelle je me trouvais était affectée au transport du ciment, par wagonnets. La température était basse. Au dessous de moins 20 degrés le ciment ne se solidifiait plus. Il fallait, pour l'utiliser, joindre à chaque wagonnet une pelletée d'un produit. J'ignore ce qu'il était... mais j'étais chargé de lancer ce produit au passage. Naturellement, je le lançais si fort qu'il tombait de l'autre côté.

Tout à coup, je vis arriver vers moi le marin. "*Tu es fou...*" me dit-il. Il m'entraîna de l'autre côté du wagonnet, et me montra le tas du fameux produit. "*J'ai vu avec ça...*", en montrant des lunettes d'approche. "*Les SS en ont aussi. Si l'un d'entre eux te voyait... c'était la pendaison sur le champ !*" À coup de pied, il dispersa le tas...

Mon action se montra tout de même efficace : tout le ciment amené par la chaîne des wagonnets coula. Personne ne pensa au sabotage. Le transport de ciment fut stoppé.

Et j'eus la vie sauve grâce à ce marin qui me fut présenté pour ce soixantième anniversaire de la libération de Neuengamme, et que je n'avais jamais revu.

Edmond Gabriel Desprat
Commandeur de la Légion d'Honneur
au titre de la Résistance et de la Déportation